

2 Rois 17/ 24-28 et 33

Luc 10/ 25-37

Actes 8/ 14-17 et 25

Quand on se retire à l'écart, comme je l'ai fait cette semaine pour la pastorale régionale et qu'on revient, la violence du monde transmise par les médias nous saute aux yeux : au Soudan, la manifestation pacifiste s'est terminée avec 118 morts, l'escalade de la violence avec l'Iran fait redouter une nouvelle guerre du golfe, Boko Haram n'en a fini pas de sévir au Nigéria, et en Allemagne, un homme a été assassiné, un haut fonctionnaire, car il s'était largement engagé dans l'accueil des étrangers.

Qu'il est bien difficile de vivre ensemble ! C'est à se demander si l'être humain a vraiment soif de paix.

Oui, nous sommes souvent pris d'émotion en voyant cette violence qui nous arrive du monde entier. Notre impuissance à ne rien pouvoir faire nous déprime aussi. Il faut faire un effort pour aller chercher d'autres informations qui existent mais qui ne sont pas au devant de la scène. Pourquoi les rapprochements et les réconciliations ne font pas recette alors que les déchirements font la une des journaux ?

La réconciliation entre l'Éthiopie et l'Érythrée, le nouveau nom trouvé pour la Macédoine grâce à la pression de l'Europe, l'Irlande en paix depuis 20 ans, la Colombie en paix avec les Farc. Si je regarde en France, que de belles initiatives pour porter la paix, par exemple dans les prisons où les détenus montent un spectacle théâtral et partagent des poésies après des ateliers d'écritures.

Initiatives auprès des migrants, pour qu'ils se sentent accueillis après les drames qu'ils ont vécus. Combien de beaux gestes de solidarité existent dans les familles ? Combien d'enseignants mouillent leurs chemises pour trouver des solutions pour les élèves en difficulté ? Des jardins partagés permettent une resocialisation dans de nombreux quartiers difficiles.

Je serais capable de remplir une prédication de toutes ces belles initiatives, pour que vous puissiez être persuadés que tout est une question de regard. Et que si les gestes de violence étaient plus importants en nombre et en intensité que les gestes de solidarité, de respect et d'amour, alors le monde aurait depuis longtemps arrêté de tourner !

Qu'est-ce qui fait que quelqu'un va avoir envie de tendre la main à d'autres ? Qu'est-ce qui fait que certains retraités, riches de leur temps choisissent de le consacrer aux plus fragiles de notre société et que d'autres ne vont penser qu'à se faire plaisir ? Quels sont nos moteurs pour bouger vers l'autre ?

Jésus propose des pistes intéressantes dans ce récit du Bon Samaritain.

L'histoire a l'air simple au départ. D'autant qu'on a l'impression de la connaître par cœur. Jésus prend un exemple grave : une agression. Un homme est attaqué par des brigands. On ne sait rien de lui, seulement qu'il est laissé à moitié mort. Jésus ne lui donne aucune identité, contrairement aux trois autres acteurs de l'histoire.

Une première personne passe sur le chemin, un prêtre. C'est celui qui fait les sacrifices au temple. Il le voit et prend ses distances.

Le deuxième à passer est un lévite, c'est à dire celui qui est de la tribu de Lévi, aussi au service du temple. Il prend ses distances aussi.

A ce stade de l'histoire, on peut se demander pourquoi ils ne s'arrêtent pas.

En fait, quand on officie dans le temple, il faut respecter les règles de pureté et d'impureté. Toucher du sang fait devenir impur jusqu'au coucher du soleil. Ces deux hommes sont obéissants à la loi religieuse et doivent mettre une priorité. N'oublions pas que celui à qui Jésus s'adresse en est un spécialiste (légiste-loi religieuse). On peut imaginer leurs réflexions : que faire ? Le service à Dieu n'est-il pas le plus important ? Dieu n'est-il pas plus important que les humains ?

Ces hommes mettent la loi écrite, avant la vie humaine. Pour eux, c'est mettre Dieu en premier. Le grand message de Jésus va être de nous faire sortir de cela. Suivre un Dieu qui s'est fait homme met complètement en question cette manière de penser. Il nous fait réfléchir sur nos priorités.

Mettre une loi en avant qui peut aller contre le vivant est une idéologie qui empêche de voir où est l'essentiel de ce que nous demande Dieu. Jésus a été crucifié par cette logique. Alors il nous enseigne subtilement comment adorer Dieu au travers de l'humain. Aimer Dieu en aimant le prochain. Aimer le prochain, c'est aimer Dieu.

On a tendance à juger bien vite ces deux hommes qui ont d'autres priorités que de secourir l'homme blessé. S'ils s'arrêtent, cela pourrait désorganiser leur programme. Ils devraient attendre le coucher du soleil pour recommencer leur service au temple, après avoir fait les rites de purifications.

N'avons-nous pas les mêmes questionnements sur les priorités ? Que mettre en avant ? Notre responsabilité se situe à tous les niveaux de nos engagements privés et publics, professionnels ou non, voire politique.

Il est difficile de voir au delà de notre confort et de ce qui risque de désorganiser notre vie. Il y a de multiples exemples dans la vie de tous les jours, même si les pauvres et les exclus sont souvent invisibles. Je pense aussi à ceux qui sont laissés comme morts : les migrants qui tentent de sauver leur vie et dont les bateaux n'arrivent pas à trouver un port pour les accueillir.

Quel est le moteur de celui qui va s'arrêter pour secourir le blessé ? Pourquoi s'arrête-t-il ? Lui dont on dit qu'il est Samaritain ?

Nous avons vu dans les lectures que de nombreuses différences dues à leur histoire rendaient leurs relations compliquées. Pourtant, l'essentiel de leur foi était de croire au Dieu unique, révélé aux patriarches et à Moïse.

Un mot va faire la différence dans le texte : le verbe *splagnizomai* cela signifie être « ému aux entrailles ». On le traduit souvent par « avoir pitié ». Les entrailles sont cette part profonde en chacun de nous, qui nous constitue. Un lieu d'émotion, un lieu où l'on est remué, mis en mouvement.

Cette émotion est par exemple celle de Joseph qui reconnaît ses frères. On retrouve aussi le même mot pour Dieu : il a aussi des entrailles et éprouve de la pitié, notamment pour le peuple.

Dans le nouveau testament c'est l'émotion du père qui voit revenir son fils dans la parabole. C'est l'émotion de Jésus devant la veuve qui a perdu jusqu'à son fils unique. Cette émotion de Jésus précède souvent une guérison.

Le Samaritain voit cet homme à moitié mort et cela fait écho à cette part de lui-même qui est capable de s'émouvoir, dans la profondeur de son humanité. Les identités tombent, l'homme est sûrement du peuple d'Israël, donc du côté des ennemis. Mais ce que voit le Samaritain c'est un homme qui va mourir. En sauvant cet homme, c'est sa propre humanité qu'il respecte. Le Samaritain sait plus que d'autres le prix de l'exclusion.

Tous les humains vivent des blessures, mais beaucoup préfèrent les oublier, mettre un couvercle dessus en imaginant qu'elles disparaîtront. Pourtant, c'est parce que nous avons traversé des zones de souffrances et d'abandon que nous pouvons nous laisser émouvoir. Se laisser prendre par l'émotion, c'est accepter de voir en soi-même la part blessée. Et peut-être de la soigner en soignant l'autre.

Le Samaritain s'occupe du blessé, et il le dépose à l'auberge. Il y a du relai, d'autres personnes sont mises dans la boucle. Il reviendra pour vérifier que le soin de la vie a continué.

Si l'on s'arrêtait là, ce serait une histoire qui finirait avec une belle morale.

Contrairement à d'autres paraboles, Jésus termine avec une question qui nous déplace tellement que nous n'arrivons pas à la voir ou à en comprendre les enjeux.

Cette parabole voulait répondre à la question « *qui est mon prochain ?* » posée par le légiste. Et Jésus demande à la fin : « *lequel des trois à ton avis s'est montré le prochain de celui qui est tombé sur les bandits ?* » le légiste répond : « *Celui qui a fait preuve de bonté (miséricorde, éléos) envers lui* ».

Dans cette question, le prochain à aimer n'est donc pas le blessé mais celui qui a secouru le blessé : le Samaritain. Cela signifie avec cette question que Jésus met son interlocuteur, le légiste, à la place de l'homme blessé. Tu veux savoir qui est ton prochain ? C'est celui qui vient à ton secours. Même si c'est un étranger comme le Samaritain, c'est lui que tu dois aimer comme toi-même.

J'entends les questions suivantes que Jésus pourrait poser, au légiste, mais à nous aussi. Es-tu capable d'aimer celui qui se fait proche de toi, celui qui vient secourir ta vie, malgré les étiquettes que tu projettes sur lui ?

Es-tu capable d'aimer celui que tu méprises mais qui te fait du bien ?

Es-tu capable d'accepter de l'aide de celui que tu considères comme étant dans l'erreur ? Es-tu capable de mettre ton humanité et ta vie en priorité par rapport à tes idéaux ? Ton humanité et la sienne ? Votre relation vivante ?

Pour finir, Jésus trompe encore son monde, et donne une dernière recommandation : *Va et toi aussi fais de même*. Ce « faire » nous invite à aller secourir celui qui est blessé. Nous sommes dans l'action. Mais on ne peut pas s'en contenter.

Jésus nous incite aussi à recevoir de l'autre. A nous voir nous-même comme des êtres dépendants les uns des autres. Et que celui qui vient me secourir n'a pas toujours le visage que j'attendrais. Voir en l'autre celui qui m'apporte une richesse qui me sauve, ou me fait du bien, quel qu'il soit.

Si je suis ce raisonnement jusqu'au bout, le premier prochain à aimer n'est-il pas le Christ qui nous connaît mieux que nous-même ? Il connaît toutes nos blessures humaines et spirituelles. Qui d'autre que lui peut nous soigner et nous guérir ? C'est lui notre premier prochain. Et en lui, je peux puiser la force d'aimer, même mon ennemi. C'est ainsi que nous contribuerons à faire reculer la violence dans le monde. Amen